

Névrose victimaire

Voici l'exemple d'une névrose déterminée par la haine de soi (1), qui montre jusqu'à quel point peut aller l'obsession du Juif victimaire, nécessairement, obligatoirement victime, auquel on identifie ses propres souffrances, au point de ne pas hésiter à simuler les pires extravagances.

La Presse était unanime : l'aventure de Misha allait bouleverser les âmes sensibles. On le claironnait sur les toits, sur tous les tons. *Survivre avec les loups* était l'histoire de cette petite juive de huit ans, partie à travers les forêts de l'Europe de l'Est rejoindre son papa et sa maman arrêtés par les méchants nazis, et internés dans un camp de concentration en Allemagne — si j'ai bien compris l'histoire. Égarée et se perdant en cours de route, la fillette aurait été sauvée par des loups qui l'auraient traitée, dans la famille loup, comme une petite louvette. On en reparlerait longtemps de cette histoire poignante à vous déchirer le cœur, de cette aventure extraordinaire à vous mettre une grosse boule de chagrin dans la gorge et des larmes dans les yeux ; *Exodus*, *Nuits et Brouillards*, *Shoah*, *La liste de Schindler* et tant d'autres nanars compassionnels n'avaient qu'à bien se tenir. Tout était prévu, dans un scénario bien ficelé, pour faire pleurer margot sur la douleur éternelle de l'infortuné peuple juif, le seul peuple au monde habilité à revendiquer sa qualité de peuple souffrant, d'éternel peuple martyr ; il ne vous restait plus qu'à préparer vos mouchoirs. Le syndrome de la victimisation universelle à sens unique était en place, la machine à culpabiliser l'Occidental, cet insubmersible benêt toujours prêt à expier pour le malheur des autres, était lancée ; la propagande de la Shoah repartait de plus belle... La cinéaste juive Véra Belmont, qui s'était reconnue dans cette triste histoire ; elle s'en empara pour tourner un film ; elle en avait fait une sorte d'exutoire pour évacuer ses propres traumatismes d'enfance et le drame de sa famille. Le livre, publié aux États-Unis, traduit en dix-huit langues, était un succès d'édition mondial. En France, l'éditeur Bernard Fixot, connu pour n'être pas trop fixé sur la marchandise qu'il jette en pâture à un public friand de sensationnel, en avait fait un best-seller...

Et puis, boum patatras !... Mon Dieu, qu'arrive-t-il ? Que s'est-il passé ? La belle histoire de la petite Misha sauvée par les loups de la profonde forêt s'effondrait d'un coup. On apprenait tout à coup que cette histoire à vous fendre le cœur jusqu'au tréfonds de l'âme avait été entièrement inventée par l'auteur du livre, Misha Defonseca, d'ailleurs soutenue et encouragée dans cette entreprise malhonnête par son editrice américaine, Janet Daniel. La Misha Defonseca en question, de son vrai nom — nettement moins hiérosolymitain — Monique Dewael, était en réalité une citoyenne tout ce qu'il y a de plus belge d'origine, catholique de naissance. Elle s'est donné une identité judaïque et a adopté la religion juive par identification de sa propre souffrance à celle des Juifs (sic) ; puis elle a émigré aux États-Unis après la Guerre. Elle n'aurait pas supporté que son père soit arrêté par les Allemands, non comme Juif, mais comme résistant (ou collabo, je n'ai pas bien compris), et qu'on l'ait appelée dans sa jeunesse la « fille du traître ». N'entrons pas dans le délire de persécution de la dame ni dans sa tendance à la mythomanie, ni même dans son *mea culpa*, un peu trop spontané pour être sincère ; c'est bien connu : quand on a souffert humainement parce qu'on est Juif, on a toutes les excuses du monde et on peut tout se permettre. Même se justifier par les pires mensonges. Je me contenterai de deux observations.

1. Pour avoir vu jadis *L'enfant sauvage* du cinéaste François Truffaut, film tiré d'un remarquable travail du Docteur Itard sur Victor, l'enfant sauvage de l'Aveyron, je me doutais que cette histoire ne tenait pas debout ; en admettant une réalité proche du cas observé par le Dr Itard, l'enfant ne pourra jamais être sociabilisé s'il est privé de contacts humains. Son cerveau restera atrophié à jamais ; il ne pourra plus s'exprimer par le langage, sinon émettre des sons gutturaux incohérents pour se faire entendre ; il restera à l'état d'attardé mental sinon de parfait idiot, avec peu d'espoir d'atteindre l'âge adulte (2). D'autre part, les loups n'ont pas

vocation à prendre en charge les enfants que les humains sont incapables d'élever ; ils ont vocation à les manger tout cru. Que cela soit dit : l'enfant-loup n'existe pas, n'a jamais existé que dans les fantasmes des conteurs paysans de jadis. C'est une de ces légendes des temps anciens, du même niveau que la Bête du Gévaudan, qu'on se transmettait les longues soirées d'hiver au coin l'âtre, dans le cantou. Même en admettant que la fillette ait eu un vécu normal avec ses parents avant de connaître son aventure « louvesque », quand on voit la dénommée Misha Defonseca en photo, si elle n'est plus de toute première jeunesse, elle ne donne cependant pas l'impression d'avoir trop souffert de son prétendu périple de petite fille égarée au plus profond des grands espaces forestiers des pays de l'Est, sinon de sa propre névrose qui relève plus de la psychopathologie que de la commisération universelle. Rappelons à la dame que près de 1 900 000 prisonniers français sont passés par les camps nazis lors de la Seconde Guerre Mondiale, et que la Grande Guerre de 14-18 a mobilisé 8 500 000 hommes de notre côté, laissant 1 500 000 soldats tombés morts dans la boue des tranchées, et plus de 3 000 000 de blessés. Leurs descendants ne se sont pas sentis obligés de se convertir au judaïsme pour exorciser leur mal de vivre.

2. Éditeurs et gens de cinéma affirment pour leur défense avoir cru à cette histoire ; ils se montrent d'ailleurs forts indulgents, sinon complaisants, à l'égard de l'affabulatrice... Je ne peux m'empêcher de penser qu'en réalité ils n'y ont pas cru un seul instant, mais qu'ils s'en sont fait les complices ; car il n'est pas possible à une personne douée d'un minimum de culture et de bon sens, de prendre pour vérité des contes pour enfants relevant du *Petit Chaperon rouge*, de *Mowgli*, ou du mythe de la fondation de Rome. Je vois surtout que cette triste affaire sent la fabrication à plein nez. Je crois qu'on savait, mais que l'occasion était trop belle de monter un superbe attrape-nigaud bien huilé pour servir la cause de la Shoah : c'est bien connu : plus c'est gros, plus c'est énorme, plus ça passe !... Alors que la presse se plie en quatre pour encenser le film, multiplie les articles louangeurs sur ce nouveau *Miracle des loups*, ce qu'on n'avait pas prévu, c'est qu'Internet existait déjà, et que de Belgique allait se répandre des informations précises portant sur l'identité réelle de la dame, des témoignages de gens proches de sa famille, ainsi que des critiques de spécialistes relevant les invraisemblances de son livre.

Il en faudrait plus pour faire douter d'eux-mêmes les facteurs de ce faux scandaleux. Le livre ne sera pas retiré de la vente ; la version française du film (2007), qui avait déjà enregistré plus de 500 000 entrées quand la supercherie fut découverte, poursuivra sa diffusion en salle et en DVD. Qu'on ait menti ou qu'on ait trompé des millions de lecteurs ou un demi-million de spectateurs français — dont beaucoup d'enfants —, n'est que peccadille ; foin de ces excuses qui contribuent à faire le lit du racisme et du négationnisme ! On se contentera de retirer toute référence à une histoire vraie pour la transformer en fiction littéraire. Passez muscade !... On allait nous refaire le coup d'Anne Frank, mais l'entourloupe n'a pas marché — même si, dans le cas de cette dernière, les éléments de suspicion sont servis par des circonstances dramatiques, bien réelles celles-ci.

On se souvient de la poétesse Minou Drouet, auteur précoce à l'âge de sept ans et demi... L'affaire défraya la chronique en son temps, la rumeur attribuant les poèmes de la fillette à sa mère ; le doute est toujours resté, malgré le verdict de l'Académie française en faveur de la jeune poétesse (curieusement, on n'entendra plus jamais parler d'elle : le génie, pourrait-il se révéler aussi évanescent ?). Mais dans ce cas comme dans d'autres, il n'y avait rien à prouver sinon à démonter une probable supercherie. S'agissant des Juifs, on est dans un cas de figure totalement différent. Qu'ils disent ou ne disent pas la vérité, cela importe peu ; c'est comme la propagande communiste, voire, aujourd'hui, les agences de propagande américaines : il suffit de parler haut pour que cela soit vrai. Ce qui est important pour eux, c'est que le Juif apparaisse toujours comme une victime, et qu'en toutes circonstances cela soit rappelé ; l'humanité est convoquée jusqu'à la fin des temps pour exprimer sa compassion devant les souffrances

ineffables du peuple de Dieu, du peuple choisi, du peuple élu ; le seul « peuple » à avoir été mis au ban de l'humanité, et à avoir enduré une proscription généralisée étendue à la race jusque dans l'ultime descendance ; le seul, à l'exclusion de tout autre, habilité à revendiquer le statut universel de bouc-émissaire devant le genre humain pressé de s'amender de la faute originelle, de la faute impardonnable, de la faute irrémissible, qu'il devra expier de toute éternité.

1. Le complexe, ou plus exactement le syndrome de la haine de soi ou autophobie, est la maladie de personnes à faible potentiel psychique, affectées de troubles de la personnalité et de difficultés à maîtriser leur rapport au monde réel (dissonance cognitive ?), entraînant une perte de l'estime de soi et le rejet de l'image morale ou physique qu'elles renvoient d'elles-mêmes. Pour une raison ou une autre, ces personnes ne se supportent pas, ne s'acceptent pas telles qu'elles sont ; des raisons pouvant être le refus de leur propre identité de nature sociale ou collective, ou de nature charnelle ou individuelle. De nature sociale, c'est le refus d'appartenir à tel ou tel mode de vie dans lequel on ne se reconnaît pas ; par exemple appartenir à telle civilisation dont on n'accepte pas les codes sociaux ou moraux (le « patriarcat » chez les féministes) ; ou l'idéal familial, parce qu'on a vécu des souvenirs traumatisants dans son enfance. De nature charnelle, par refus de sa propre constitution ou apparence physique peu ou prou disgraciée ou raciale ; ou encore ne pas accepter son sexe biologique, ne pas se sentir à l'aise dans sa peau d'homme ou de femme, etc. La haine de soi peut-être un mixe de différentes pathologies psychologiques plus ou moins manifestes, entraînant des comportements anarchiques, voire hystériques, pouvant aller jusqu'au suicide. Un exemple de ces déviations consiste à opérer un transfert de personnalité à travers le culte de l'« Autre » ou autruisme (à ne pas confondre avec le véritable altruisme, moralement licite). Le culte de l'Autre est une forme d'égoïsme par identification à un autrui sur lequel on opère un véritable transfert d'identité ou de personnalité. L'Autre n'est qu'un alibi de conscience pour oublier ce que l'on est soi-même, ou ce que l'on croit être ou ne pas être. L'autruisme est une véritable maladie de la société moderne, plus répandue qu'on ne le pense généralement. Le cas de Misha Defonseca-Dewael, qui avait un compte à régler avec son passé, ne s'explique pas autrement.

2. L'étude du Dr Itard s'est révélée un échec. D'après d'autres savants s'étant penchés sur le cas de Victor, il n'aurait jamais été un enfant sauvage, mais un enfant martyr abandonné. Personne n'a pu déterminer si son retard mental était de naissance ou causé par la maltraitance subie. Il est mort à 32 ans après avoir été hébergé chez une personne rémunérée à cet effet.
